

Cambridge University Press

978-1-108-00740-5 - Voyage au Tocantins-Araguaya: 31 Decembre 1896-23 Mai 1897

Henri Anatole Coudreau

Excerpt

[More information](#)

# VOYAGE

AU

## TOCANTINS-ARAGUAYA

---

### CHAPITRE PREMIER

De Pará à Alcobaça. — La *Companhia Viação Ferrea e Fluvial de Tocantins e Araguaya*. — Cameté, Mocajuba, Baião. — S. Joaquim. — Patos. — *Travessão dos Patos*. — Alcobaça. D'Alcobaça à Arumatheua. — Arumatheua. — Les Campos du Bas Tocantins. — L'équipage et le pilote.

Le 31 décembre 1896, à 8 heures du soir, nous embarquons, à Pará, au « *Trapiche Auxiliar* », pour notre expédition du Tocantins-Araguaya, la troisième mission que me confie M. Lauro Sodré, Gouverneur de l'État de Pará<sup>1</sup>.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1897, à 6 heures du matin, nous sommes à *Abacté*, petit centre qui est de quelque importance pour la construction des petites et moyennes embarcations en usage dans le Bas Tocantins.

Notre vapeur, le *General Jardim*, de la COMPANHIA VIAÇÃO FERREA E FLUVIAL DE TOCANTINS E ARAGUAYA, étant médiocre marcheur, et faisant d'ailleurs de très nombreuses escales, nous ne mettrons pas moins de cinq jours pour arriver à Alcobaça, point de départ du tronçon de voie ferrée

1. Mission du Tapajoz et du S. Manoel. — Mission du Xingú. — Mission du Tocantins-Araguaya.

projeté sur Santa Maria Nova, village qui est le point extrême atteint, vers le nord, par la navigation à vapeur sur la partie de l'Araguaya libre de chutes.

Nous ne pousserons d'Alcobaça à Arumatheua que si notre petit vapeur trouve des eaux déjà suffisamment accrues; cette partie de la navigation ne s'effectuant d'ordinaire qu'au cœur de l'hiver, à cause des bas-fonds rocheux qu'on rencontre au-dessus d'Alcobaça.

Nous mouillons devant *Cametá* fermée et silencieuse, fêtant, sans doute, le jour de l'an.

La population de *Cametá* demeure stationnaire; l'agglomération urbaine ne dépasse pas, paraît-il, 2 000 habitants. Autant que j'en peux juger d'après une très rapide enquête, *Cametá*, comme étendue bâtie et comme chiffre des habitants, serait inférieure à Santarem.

Partis de *Cametá* le 2 dans la matinée, nous nous réveillons le 3 à *Mocajuba* où nous sommes arrivés pendant la nuit. Deux grands trapiches décèlent l'importance et l'activité de *Mocajuba* où l'on compte environ 120 maisons.

Au moindre village, l'escale est longue: ce n'est qu'à 11 heures que nous partons de *Mocajuba*. Nous emmenons à la remorque plusieurs batelões qui s'en vont à la « safra » (cueillette) de la « castanha » ou noix du Brésil, la principale production du Tocantins Paraense, — on peut même dire son unique production, son unique moyen d'existence, de même que le caoutchouc constitue l'alpha et l'oméga de la richesse de tant d'autres rivières Amazoniennes.

Ce soir nous mouillons devant *Baião*, de 4 à 5 heures. *Baião*, qui a environs 100 maisons, s'étend sur un plateau à pic dominant la rivière. Au bas de ce plateau, sur la rive même du Tocantins, une seule maison. Au mouillage, au pied du plateau escarpé, nous ne voyons de *Baião* que l'abrupte falaise; comme une manœuvre nous ramène vers le milieu de la rivière, nous découvrons, au fur et à mesure, l'église, puis quelques maisons isolées, puis tout un quartier de la petite ville qui paraît s'étendre déjà à loisir comme sûre de ses destinées.

Et pourquoi douterait-elles de leurs destinées, ces petites villes Amazoniennes? Elles ont déjà leurs journaux, plus ou moins hebdomadaires, *Cametá*: *O Industrial*; *Mocajuba*: *O Tocantins*. On leur proposerait de

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

3

les éclairer à la lumière électrique qu'elles n'en seraient nullement étonnées. Pense-t-on donc que ce soit le seul peuple Yankee qui ait monopolisé l'esprit d'audace et d'entreprise? Si, à l'instar de la grande République du Nord, l'Amazonie avait reçu, elle aussi, pendant des générations consécutives, de 100 000 à 500 000 émigrants d'Europe chaque année, la latine Amazonie aurait montré, elle aussi, et ce qu'elle peut, et ce qu'elle vaut. Mais patience...

Le 4, nous dépassons, rive droite, *S. Joaquim*, village dont nous ne voyons que quelques maisons, les autres établies derrière la bordure boisée, étant invisibles de la rive.

Ce soir, nous mouillons trois heures, de 6 à 9, devant « Santa Clara do Jutahy », propriété appartenant à un M. Sapucaya qui a là quelques têtes de bétail.

Puis encore deux heures de vapeur, et enfin vers 11 heures, nous arrivons à *Patos*, rive droite, petite agglomération de dix maisons au plus à ce qu'il semble, parmi lesquelles une École, une véritable École publique, me dit-on.

Le 5 nous partons de Patos à 6 heures du matin. Nous avons aussitôt à passer le TRAVESSÃO DOS PATOS. L'eau y ride un peu, presque imperceptiblement, sur un « pedral » maintenant complètement au fond de l'eau. Toutefois, ce « pedral » que les eaux moyennes de maintenant recouvrent suffisamment pour le passage de cette grande chaloupe qu'est notre *General Jardim*, ce « pedral » constitue un obstacle infranchissable, croit-on, à la grande navigation à la vapeur. Les grands navires, qui sillonnent aujourd'hui quotidiennement l'Amazone, auraient fatalement ce barrage de pierre pour terminus de la navigation franche dans le Tocantins. C'est en raison de cette particularité que certaines personnalités, qui en cela me paraissent être absolument dans le vrai, auraient voulu faire partir d'en bas du travessão, d'à peu près en face du village de Patos, le tronçon de voie ferrée dont les travaux ont été commencés en amont, à Alcobaça, à environ huit heures de marche du *General Jardim* en amont de Patos.

Au-dessus du « Travessão dos Patos », rive gauche, commencent à se dessiner des collines dont l'importance augmente à mesure qu'on poursuit vers le haut de la rivière où elles forment des chaînes de petites montagnes réparties bientôt également sur la rive droite comme sur la rive gauche. On dit

Cambridge University Press

978-1-108-00740-5 - Voyage au Tocantins-Araguaya: 31 Decembre 1896-23 Mai 1897

Henri Anatole Coudreau

Excerpt

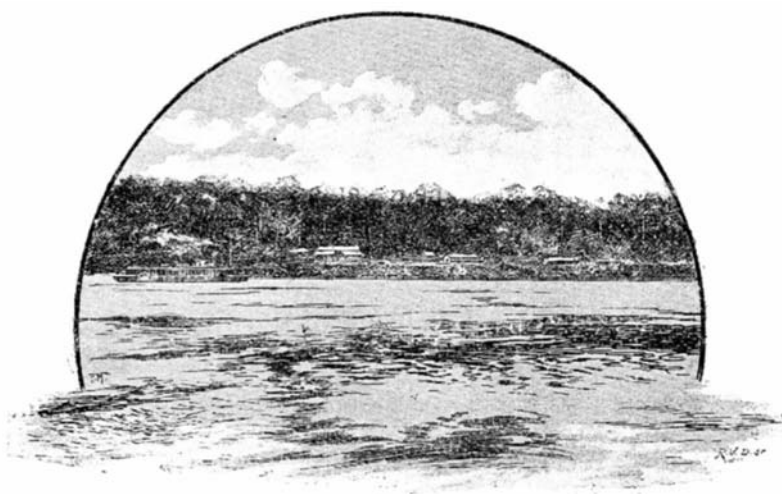
[More information](#)

4

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

que, immédiatement derrière ces petites montagnes de la rive gauche, on trouverait des *campos*, médiocres il est vrai, mais élevés, secs, et qui seraient excellents pour l'établissement du chemin de fer projeté. Ces *campos* se continueraient, à une petite distance du Tocantins, et avec quelques rares solutions de continuité, fort loin dans la direction du sud où ils se lieraient au système des *campos* qui existeraient par là<sup>1</sup>.

Après nous être arrêtés quelques instants, sur les 9 heures du matin, au



Alcobaça et le « General Jardim. »

sitio appelé « Tingapuá », rive droite, nous poursuivons quelques heures sans arrêt, et, sur les 7 heures du soir, nous voyons se dessiner, rive gauche, se relevant en clair sur les tons sombres de la forêt, quelques constructions éparses : c'est Alcobaça. Nous ne pousserons pas plus loin, les eaux, nous déclare-t-on, sont trop basses.

6. — Nous avons dormi au mouillage devant Alcobaça. La nuit a été humide à cause de la pluie d'hier soir.

Le *General Jardim* repart demain pour Pará. Il n'ira décidément point à

1. Les Campos Geraes des Cayapós.

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

5

Arumatheua. M. Victor Bezerra, l'agent de la Compagnie Ferrée et Fluviale, semble avoir hâte de repartir pour Pará où l'accompagne, atteint des fièvres, dit-on, M. Scherer, ingénieur en chef du chemin de fer d'Alcobaça.

Ces deux aimables messieurs me constituent, avant leur départ, un équipage provisoire pour conduire mon igarité jusqu'à Arumatheua où je tâcherai de me procurer un équipage définitif pour toute la durée de mon expédition.

D'ALCOBAÇA A ARUMATHEUA. — 7. — Nous commençons ce matin notre voyage au Tocantins et à la Haute Araguaya, à travers la terre classique de la fameuse « Castanha » du Pará. Ces deux rivières ont aujourd'hui presque le monopole de ce produit industriel. La « castanha », abondante sur de nombreux points de l'immense forêt amazonienne, n'est guère récoltée sur une grande échelle que sur les rives du Tocantins. La récolte qui se fait de la castanha sur différents autres points, notamment dans la partie inférieure des cours du Jary, du Trombetas et des affluents intermédiaires du versant nord, ne représente pas, en totalité, une quantité égale à celle de la castanha fournie par la région Tocantine.

En rivière. Comme on quitte Alcobaça, le Tocantins, étroit en cet endroit où le rétrécit encore l'Ilha do Santo, semble étranglé et paraît couler déjà tout près d'une région de cachoeiras. Cependant ce « fecho » est ici un indice trompeur ; la rivière, avec de nouveaux élargissements, se présentera encore libre de cachoeiras pendant quelques jours à la montée, jusqu'à Arumatheua et un peu au delà.

Il fait un temps voilé, humide. Nous voyons se mouvoir dans la brume quelques grands canots qui partent en même temps que nous et qui s'en vont, eux, « à la castanha ».

Sur les rives, qui ont maintenant 500 mètres de l'une à l'autre, se montrent quelques baraques de « castanheiros », les unes abandonnées, les autres récentes, ayant d'ailleurs les unes comme les autres, le même caractère d'abri éminemment provisoire.

Rive gauche, au lieu dit Goes, au confluent et en aval de l'igarapé du même nom, une dizaine de baraques alignées sur le bord de la grande rivière n'indiquent point, cependant, quelque réunion temporaire d'un nombreux groupe de ramasseurs de castanhas : ce sont les ouvriers de l' « Estrada de

ferro » d'Alcoabaça, qui ont provisoirement établi là leur dernière station.

Nous allons par cette étouffante chaleur spéciale qui est à certaines après-midi des temps de pluie. Pas un souffle pour remuer une atmosphère opaque et lourde qui cache le ciel et pèse sur la respiration.

Notre marche est lente, nous allons au gancho et à la forquilha le long de la rive ; le courant central est tellement violent que nous n'avancerions pas d'un kilomètre à l'heure si nous voulions tenter de le remonter. Nous ne quittons jamais la rive gauche : la rive droite, au-dessus d'Italoca, est par endroits abandonnée, par crainte des Indiens Gaviões, qui habitent les forêts de l'intérieur.

Nous passons l'embouchure du Caraïpé, igarapé important, « central », comme on dit ici, et qui viendrait de fort loin dans l'intérieur.

Les « araçazes » se continuent, bordant la rive inondée. De loin en loin, à quelques pointes d'îles, de petites plages de sable se montrent encore au large, émergeant de quelques centimètres au-dessus de la crue qui achèvera bientôt de les recouvrir.

C'est à peu près dans ces parages qu'un vapeur a naufragé il y a quelques années. Aux plus basses eaux de l'été on voit encore, paraît-il, sa cheminée qui émerge.

8. — Les « cases de campagne » n'ont pu résister à la violente averse qui est tombée, presque sans interruption, à peu près de minuit jusqu'au jour ; la plupart des hamacs sont mouillés... L'insomnie a été presque générale, presque tous les visages sont d'un pâle tirant sur le vert.

Puis on se met en route encore sous la pluie, mais lente et fine, celle-là. Le ciel, ténébreux et brouillé, distille de froides gouttelettes qui semblent en suspension dans l'atmosphère, tant elles tombent fréquemment renouvelées. L'indicible tristesse qui emplit l'étendue a de l'action même sur la sensibilité de mes braves canotiers qui, sous la poussière d'eau dans laquelle se dissout le firmament gris, larment des romances d'une mélancolie lamentable.

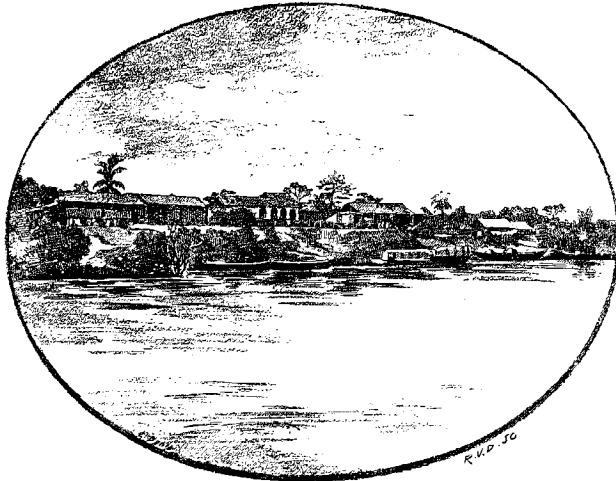
On va, par des courants toujours violents, à travers les araçazes qui encombrant la rivière de leurs buissons épars.

Cette navigation qui ne peut se faire que grâce à de grands crochets pour tirer sur les branches supérieures, et à de massives fourches pour pousser sur

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

7

les branches inférieures, sous un inexorable ciel qui ne veut plus nous faire grâce de la tristesse de sa grise avalanche d'imperceptibles gouttelettes; les incessantes explications du pilote : « Pousse ici! tire là! » se croisant avec les cris que poussent les hommes pour s'exciter; les allures d'araignée de notre bateau cheminant lentement au bord ou au travers de végétations que la grisaille ambiante rend confuses; tout cela est d'un ennui maussade qui vous rejette nécessairement soit dans une mauvaise humeur très grincheuse,



Arumatheua, vu de la rivière.

soit dans une résignation sans bornes, incommensurable comme les fatalités de la terre et du ciel.

Par endroits la rivière s'élargit soudain, comme, par exemple, à la Bacia da Mucura où nous avons à nouveau à lutter contre des courants violents. Un peu en aval de la Ponta da Mucura, entre un saranzal et l'Ilha do Eduardo, ces courants deviennent plus violents encore, ils constituent ce qu'on appelle le TRAVESSÃO DA MUCURA, bien qu'il n'y ait là ni cachoeira ni dénivèlement sensible, mais seulement, du moins maintenant, un courant extrêmement fort.

L'Igarapé da Mucura, dans la même région que la « bacia » et le « travessão », est, à l'embouchure, obstrué et d'ailleurs étroit, mais il paraît qu'il serait plus important dans l'intérieur où il aurait un cours assez étendu.



C'est l'après-midi. Sous un ciel obscur nous allons dans une humidité chaude. Nous passons maintes baraques de castanheiros, ou ramasseurs de castanhas. Les castanheiros sont maintenant à la *safrá* (cueillette) dans les forêts voisines. Les pauvres petites baraques, déjà si misérables, paraissent, vides du maître, vides du chien, une chose si lamentablement honteuse que l'on est tenté de supposer que le propriétaire a dû s'enfuir en voyant venir des gens qu'il ne connaissait pas.

9. — A sept heures du matin, par un temps moite et voilé, nous reprenons notre marche lente.

La rivière, déjà rétrécie à la Ponta da Mucura, se rétrécit encore davantage à la Ponta do Licuro, où elle présente un « fecho » ou étranglement entre les terrains élevés de la rive droite et les terrains marécageux de la rive gauche bordée d'« embaúbas ».

Des buées noires montent lentement de la rive orientale, compactes et denses comme de la fumée de foin mouillé. Tout un côté de l'horizon est envahi par ces vapeurs opaques qui bientôt étendent, de la terre au ciel, comme un lourd velours noir dont une brise, qu'on ne voit pas mais qu'on devine, fait lentement onduler la massive draperie. Nous sommes au pied de ce rideau presque soudainement tiré de nos marais au firmament; l'ombre portée par la masse immense est telle qu'en plein matin la demi-obscurité qu'épand le grand fantôme d'orage et de pluie tourne parfois, par évolutions brusques, au noir des nuits brumeuses et sans lune.

Toutefois mes canotiers n'ont cure de cette fresque d'Apocalypse. Ils ne sont préoccupés que de leur lutte contre le courant. Plus ils font d'efforts, plus ils crient. Sous le ciel tragique qu'ils ne voient pas ils localisent leur âme dans leurs biceps et leurs jarrets, et ils sont tout de même beaux ainsi, d'une beauté spéciale, leur musculature crispée dans son enveloppe de bronze sous l'impérieuse volonté d'avancer.

Par endroits le Tocantins, réduit à peine plus de 300 mètres de largeur, paraît bien étroit pour qui est accoutumé aux largeurs du Xingú et surtout du Tapajoz.

10. — Nous arrivons à Arumatheua dans l'après-midi. Le Tocantins, maintenant d'un bleu argenté, se moire d'écume blanche sous la fraîche brise du



Cambridge University Press

978-1-108-00740-5 - Voyage au Tocantins-Araguaya: 31 Decembre 1896-23 Mai 1897

Henri Anatole Coudreau

Excerpt

[More information](#)

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

9

soir. Les collines riveraines commencent à s'estomper d'un bleu qui prend des teintes de plus en plus foncées à mesure que le soleil descend derrière la nuée grisâtre.

ARUMATHEUA. — Arumatheua, dans un défrichement aujourd'hui en partie repris par la forêt, n'est qu'une agglomération d'une quarantaine de baraques de castanheiros au milieu desquelles triomphent, modestement, quelque trois baraques plus grandes et plus hautes, qui sont des maisons de commerce. De



Arumatheua, rue du Port.

ces trois maisons de commerce, une seule peut véritablement se dire d'Arumatheua, celle de Raymundo da Rocha Pereira; les propriétaires des deux autres, MM. Rubim et Moreira, ne passent ici qu'une partie de l'année, l'époque de la récolte, et habitent le reste du temps leur établissement principal, le premier à Baião, le second à Cameté.

La quantité totale de castanha exportée par Arumatheua peut s'élever en moyenne à 30 000 hectolitres. Le prix de l'hectolitre de castanha à Pará variant de 20 à 30 milreis, c'est une production de 600 000 à 900 000 francs par an que représente annuellement l'agglomération de paillotes qui a nom Arumatheua.

Cambridge University Press

978-1-108-00740-5 - Voyage au Tocantins-Araguaya: 31 Decembre 1896-23 Mai 1897

Henri Anatole Coudreau

Excerpt

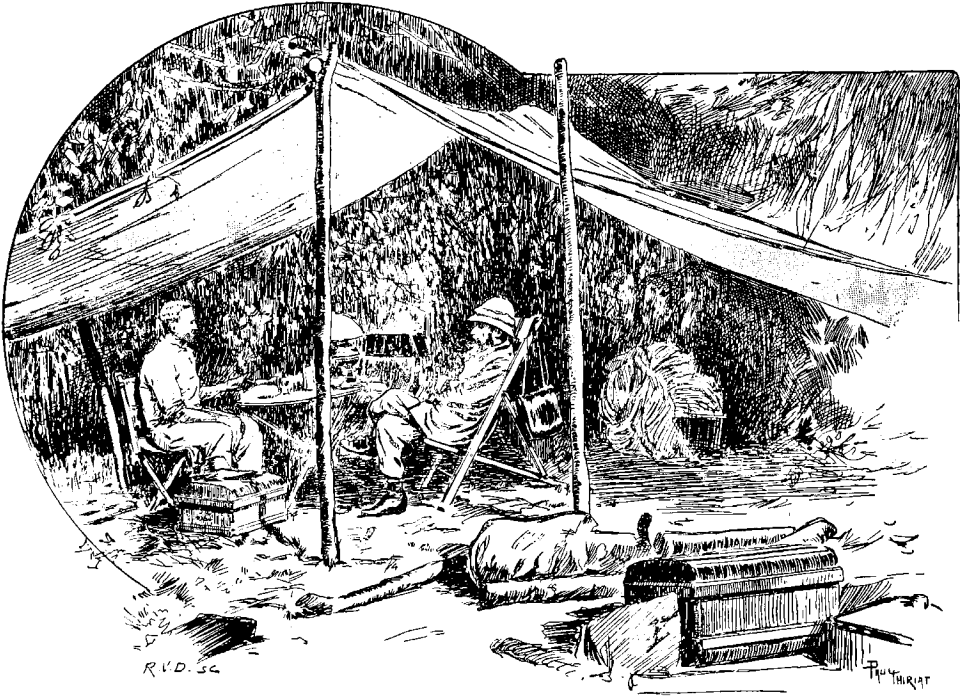
[More information](#)

10

## VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA.

Ce total n'est point sans étonner quand on considère l'aspect de misère insurmontable mais résignée sous lequel se présentent les quelque vingt-cinq ou trente baraques trop petites où le petit peuple des castanheiros d'Arumatheua oublie, dit-on, le dimanche, son excès de misère dans quelque excès de cachaça.

Et ces pauvres petites baraques si misérables ne sont habitées que l'été,



Campement à Arumatheua.

alors que pousse la castanha, que les premières pluies et les premiers vents de l'hiver projetteront du haut du vaste parasol de branchages du grand arbre qui les produit. L'hiver, le ramasseur de castanhas délaisse sa bicoque d'Arumatheua pour une autre plus exiguë et plus délabrée encore, tapie comme une pauvre bête peureuse dans les futaies où pousse l'arbre à castanhas.

11. — Installé sous une tente, au bas du village, je fais procéder à l'aménagement définitif de mon igarité. Je suis venu de Pará avec un homme à moi, j'en ai deux autres ici qui, du Xingú, sont venus m'attendre à Arumatheua et